élizabeth prouvost
documents

à propos de cette édition

Edwarda, recueil de 33 photographies d'Élizabeth Prouvost inspirées par la lecture de *Madame Edwarda*, récit de Georges Bataille [1], fut édité pour la première fois en 1995, par Jean-Pierre Faur. [2]

Pour cette réédition, *Les Guenilles, Edwarda* (2015), il fut choisi, avec l'auteure, de publier les photographies sur des feuilles non reliées, pour pouvoir les regarder en se détachant d'une narrativité (parfois encombrante pour l'œil et le corps qui s'ensuit) qu'une reliure inéluctablement met en scène – cette manière de montrer favorisera, nous l'espérons, une manière de regarder qui résonnerait mieux avec certains gestes hésitants, voire contradictoires, de la pensée, et ses curieux errements, ceux-là même qui encontrent les certitudes et autres prêches, les convictions et autres croyances. Face aux guenilles de Madame Edwarda, dans les pas et dans le rire de Madame Edwarda, Bataille ne sait pas.

À l'occasion de la présente publication, Élizabeth Prouvost est retournée visiter ses nombreux carnets de notes et croquis – nous pensons que la présentation (de manière non chronologique) de quelques documents de travail préparatoire à ses séances photographiques suscitera un intérêt tangible, dans la façon de voir ces corps incertains prendre chair, jusque dans le tréfonds de la trame du papier.

Il fut proposé à Benjamin Pagier, aka ex-π, de se laisser entraîner par la tonalité tellurique des photographies de Élizabeth Prouvost (et du texte originel), pour imaginer une texture sonore tel un nouvel espace dans lequel se perdrait encore et encore Edwarda (mais Edwarda se perd-elle ?), nous aspirant dans son trouble sillage, nous asphyxiant dans toute notre impuissance. L'enregistrement de deux sessions d'improvisation compose le CD glissé dans ce livre.

Pour la parution, en 2012, de ces photographies en « livre d'artiste » (*L'autre Edwarda*, éditions La Sétérée), Claude Louis-Combet [3], avait écrit une *Edwarda*, qui s'était insinuée dans les pages minutieusement composées par Jacques Clerc. Nous vous proposons de lire ce poème ici aussi.

carton pour l'exposition Edwarda *à la galerie Mantoux-Gignac, Paris, en novembre 1998*

1. Publié clandestinement en 1941 et en 1945 sous le pseudonyme de Pierre Angélique, *Madame Edwarda* fut réédité en 1956, puis en 1966 sous le nom véritable de son auteur (avec douze gravures de Hans Bellmer) par Jean-Jacques Pauvert. Depuis, les éditions Pauvert ont été rachetées par Fayard, filiale du groupe Hachette-Lagardère. Bien que les images de Élizabeth Prouvost n'en soient aucunement des illustrations, nous avons imaginé que les mettre face au texte de Bataille pourrait provoquer une mise en tension supplémentaire du regard et de la lecture. Lorsque nous avons demandé à Fayard l'autorisation de publier ici *Madame Edwarda*, il nous fut d'abord répondu positivement, puis que finalement ceci ne nous concernait guère (alors même que l'ayant droit de Georges Bataille avait donné son accord). La plupart des éditeurs ne sont décidément que des boutiquiers, s'appropriant les œuvres de « leurs » auteurs pour constituer leurs fonds de commerce.

2. La vie de cette *Edwarda*, depuis 1995, est relatée dans la chronologie des expositions et la bibliographie sises en fin de ce livret.

3. Élizabeth Prouvost et Claude Louis-Combet ont commis ensemble plusieurs livres, voir la bibliographie.

préface

Ce travail, inspiré de *Madame Edwarda* de Georges Bataille, a connu toutes les vicissitudes. Des galeries, des endroits noirs et bruyants, des endroits chics, des critiques…

Jusqu'à une dernière aventure en 2015, lorsqu'elle s'est immiscée dans les cauchemars de Lautréamont, mon dernier travail.

Rien décidément ne s'oppose à ce qu'elle hante encore et encore mes nuits et mes jours. Du pire au meilleur, une vraie vie de gourgandine.

Ma modèle, immense Edwarda, se prénomme dans la vie Danaé, l'homme Michel, je ne les oublierai jamais, un merci infini.

Maldoror, Chant II, 8, 2015

Le 21 mai 1995, nous avons reçu la notification par les éditions Fayard du refus « de l'ayant droit » sur « le projet d'illustration » de *Madame Edwarda*. *Edwarda* est sorti en octobre 1995 chez Jean-Pierre Faur éditeur, sans texte, juste trente-trois photographies. Vingt ans plus tard, nouveau refus de Fayard de nous céder les droits contre l'accord, cette fois, de Julie Bataille.

Peu importe, je me suis nourrie de *Madame Edwarda*,

« Je bois dans ta déchirure »
écrit Bataille dans un poème.

Élizabeth Prouvost

Être égarée dans une sorte de crevasse du temps, est-ce l'immédiateté ? C'est un moment où soudain tout est découverte, tout est décalage. Il n'y a plus de durée, plus de mémoire, je rentre littéralement dans les entrailles du corps, qui est pour quelques instants plus organique, plus sensuel, plus chaud, il y a une force qui s'impose. Je dois installer mon regard dans cet instant-là, intensément, sans fuite. Je deviens la captive de mon appareil photo et je souhaite seulement qu'il capture ce que je ressens. Ce sont dans ces instants de joie fulgurante que tout est à saisir plus fort, plus précis, il ne faut pas les laisser échapper. C'est toujours dans cet ailleurs que la vraie vie commence.

Comme si je tuais l'image en appuyant sur la détente de mon appareil photo, je fais un meurtre par plaisir, volupté de sortir du possible. J'essaie de ne pas brider mes perceptions, de ne pas réduire les possibilités qui s'offrent à moi par une censure du regard. Mon lieu de travail est le lieu de l'insurrection où je cherche l'éclair vif d'une forme de vie ou de mort et aussi un lieu intérieur le plus secret possible. Oui, mon travail photographique est une façon de naître, une lutte à mort. Chaque séance est prémonitoire de la prochaine, c'est une longue chaîne. Capter les formes, ne jamais les connaître, les reconnaître, entrer dans l'impénétrable, toujours à la limite. Toucher à l'extraordinaire, travailler sur l'informe, le chaos. J'espère ne jamais manquer de la force nécessaire à franchir les dernières bornes.

J'attends des gens qu'ils regardent mes photos avec audace, qu'ils s'identifient à ces possibles comme s'ils fouillaient à l'intérieur de leur mémoire, de leurs désirs, qu'ils oublient pour quelques instants l'asservissement de la normalité. Qu'ils sortent de l'ordinaire, de l'enseveli, qu'ils ressentent une sorte de délivrance devant l'imprévisible. J'aimerais qu'ils acceptent de toucher à l'au-delà de l'être limité, à l'immensité.

« Photographier l'indicible »,
entretien avec Olivier Meunier
paru dans les *Cahiers Bataille*, n°2, 2014

Eduarda

l'excès est l'exception,
c'est le merveilleux.
le miracle.
et l'excès désigne l'attrait,
sinon l'horreur.
Tout ce qui est + que ce qui est

, être pâle

peut être commencer par une
photo d'ivresse.
une chaudiss ante liberté une portait
→ libre le sexe & la main

une Eduarda Tirelaleuque
photo de ici et du autres prosplan
les yeux cernés seins
une | seule sur la table.
Tu veux voir mes guenilles ? → comme j'ai
joui.
→ "emballasse"

Ils font l'amour. → le plaisir les charrie
elle écarte les | jambes et s'ouvre
le délire de être nue le possède. "Sortons!

image de l'homme également éloigné du
plaisir extrême et de l'extrême douleur
on retrouve l'un et l'autre dans un
domaine sacré.

Revenir aux temps { de l'animalité.
de la libre détermination
de l'indifférence aux interdits

prendre au sérieux la vérité de l'érotisme
érotisme → conscience d'une déchirure

la joie est la ni chose que la douleur
que la mort

l'horreur renforce l'attrait.
Nous ne parvenons à l'extase que dans
la perspective de la mort, de ce qui nous
détruit

S'il n'est rien qui ne nous dépasse, qui
ne nous dépasse malgré nous, devant
à tout prix ne pas être, nous n'atteignons
pas le moment insensé auquel nous tendons
de toutes nos forces.

l'être nous est donné dans un dépassement
intolérable de l'être non moins intolérable que
la mort. (nous le cherchons dans le sentiment
de la mort. quand l'être en nous n'est
plus là que dans l'excès
Dieu est une fille publique est toute pareille
aux autres.

L'amour ouvre sans cesse ou ferme les portes du possible.
Dans ce dédale nous pouvons à volonté nous perdre ou nous donner au rayonnement.
Celui qui sait déjà, ne peut aller au-delà d'un horizon connu.
Aller seulement en un lieu d'égarement de non-sens ne pas avoir quelque fin domine d'avance.
Le non-savoir est le principe de cette expérience intérieure.
La lumière est "Rayon de ténèbre"
Approprier ce qui nous dépasse.
Nous ne sommes totalement mis à nu qu'en allant sans broncher à l'inconnu.

x Dans l'Archipélique de GB. est trop pauvre

de la vie
du commencement
du genre
de l'espèce
la communication

Chez lui, les ruines attendues aboutissent à

Lundi de Pâques 31 Mars 95

Dauac

Aujourd'hui, érotisme pris au niveau, organique du corps.

bestialité obscène, Ivresse de l'excès.

Distorsion

Déchirement

Trouver la chair même de obscène

je voudrais faire des images qui créent un choc.

Rupture entre le permis et le défendu.

↓ le monde civilisé

↓ Toi libéré sous l'oppression de la moralité

Retrouver la crudité

Te retrouver toi, vivante, pas un mouton

oublier les limites de ta chair

violence.

Retrouver l'innocence première de l'enfance.

" ton exigence d'exister envers et contre toute domestication

Il n'y a plus que toi qui existe

Tout le reste t'es étranger

Il faut peut-être que tu livres un combat avec toi-même.

que ta chair déborde de ton corps

exprime ta colère.

et tu crieras et tu hurles et tu chies, tu te chies

Tu tournes en rond comme un fauve,

tu t'éjacules comme une énorme vague qui éclate.

Coulées organiques

Tout corps devient liquide, il perd sa forme.

l'ombre devient + présente que la forme

→ passage de la vie à la mort

l'ombre du corps devient l'ombre de la mort + forte.

La vie est une longue destruction

↓

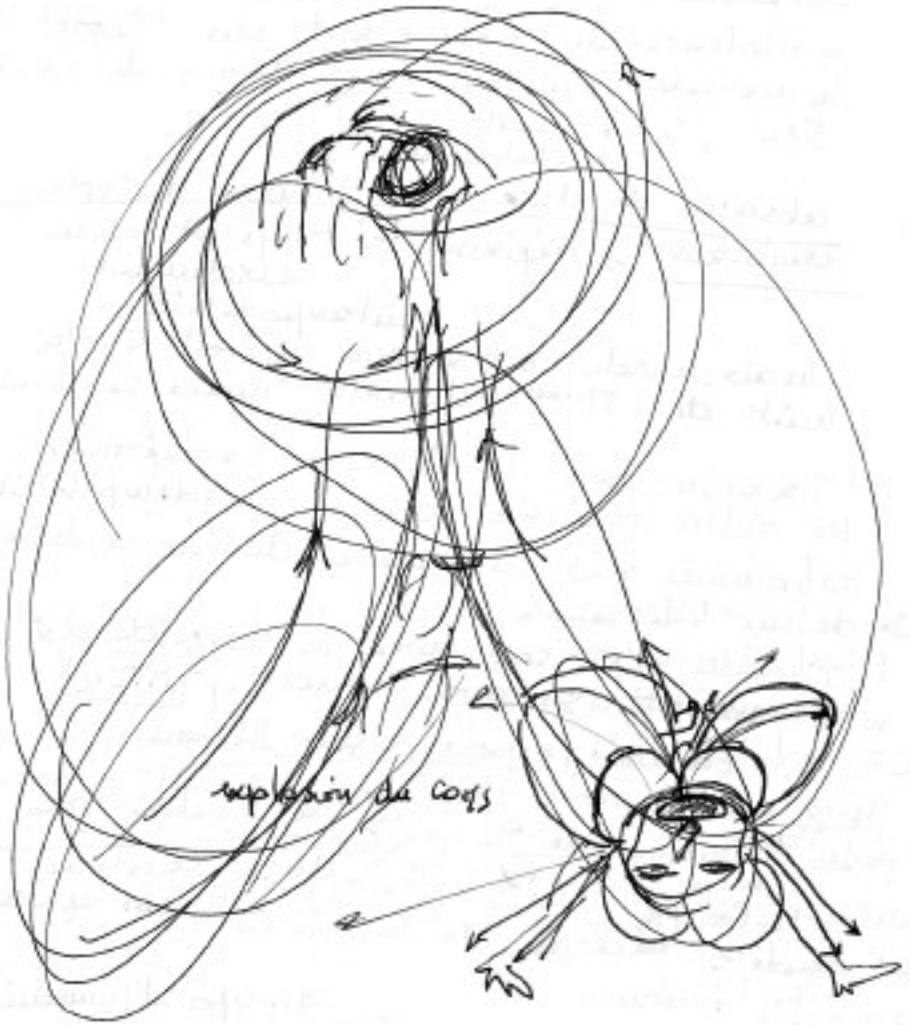
construction de l'ombre de la mort

photographier une tête
juste le bas de la gueule
la bouche

Je voudrais photographier un rire gras.
un rire noir
Rire qui viendrait de l'animalité.
où tu montrerais les dents - la langue.
l'excès comme une explosion

Je voudrais saisir le matériau du rire
esprit animal de l'homme.
Pitié pour la viande. Tout de douleur connection et
de vulnérabilité
tout homme qui souffre est de la viande.
la viande est la zone commune de l'homme et de la bête
identité profonde de l'homme et de la bête
La bouche → puissance d'illocalisation qui fait de
toute la viande une tête sans visage.
le trou par lequel le corps tout entier s'échappe
et par lequel descend le choir

Travail sur le corps → une autre
la tête viande c'est un devenir animal de l'homme.
et dans ce devenir tout le corps tend à s'échapper et la
figure tend à rejoindre la structure matérielle.
Tout le corps s'échappe par la bouche qui crie.
le sourire serait l'évanouissement du corps.
sourire goguenard presque intenable, insupportable.
il doit survivre à l'effacement du corps
abjection du sourire
espace du sourire, de trace verticale pour une disparition
du corps comme si le corps s'évanouissait vers le haut
le corps s'évanouit et ne subsiste que comme une marque
sur un sourire
mots petits qui animent le flux.
la figure laisse une ~~marque~~ trace vague de son ancienne
présence.
le monde des figures est profondément miné par une nouvelle
faiblesse.



le cri ou ne soit plus que les dents, le visage a éclaté dans l'espace

et le cri

quand je parle du cri, Douce, peut-être ne
dois-tu pas penser à ta bouche, mais aux forces
qui convulsent tout corps pour arriver à ta bouche
Comme zone finale d'expression.
ne pas crier devant ou de...
mais crier à | la mort
la vie
ou autre.

le cri qui sort = douce violence
→ celle du spectacle
→ celle de la sensation

ou bien.

→ renouer à l'une pour atteindre
l'autre.

parce que le cri de la sensation
c'est la vie

donner la visibilité du cri.
et le cri sort de l'ombre | Lutte
La vie crie à la mort
et le corps essaie de triompher de
la sensation, c'est inévitable.

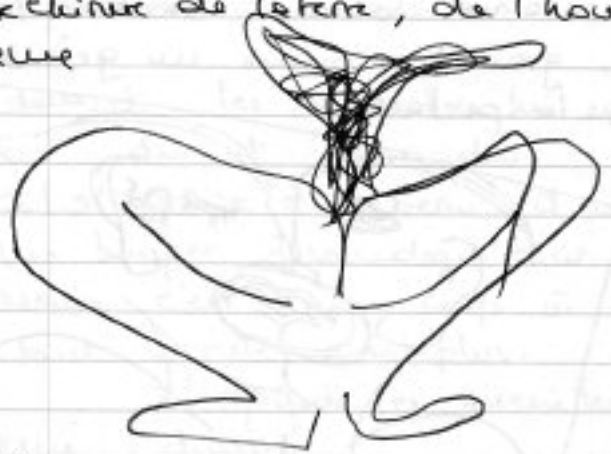
le cri du
corps

le mon noir de la bouche, du cri
un gouffre comme un soleil
conclusion

Dimanche 26 Juin

~~Dim~~

Samedi 25 juin → J Pierre FAUR me
donne toutes libertés pour
le livre mère Edwarde –
Il faut forcer. Toute cette energie
qui m'oppresse, il faut la faire sortir
comme un volcan –
L'écriture de la terre, de l'homme, de
l'eau



explosion
de la
chair

Rôle du voyeur → Tel à Pierre
Clément pour qu'il soit Bataille
Il observe les préparatifs de
mère Edwarde comme le condamné
observe les préparatifs du bourreau

Il entre dans un état d'abstraction totale
D'abord faire des photos de lui seul -
existant seul
Apparaît → absolue souveraine
entière de vivre
Tapis au + profond de lui
Nu dans la rue son sexe droit à la verticale
géant, grand comme un géant qui
domine le spectacle

Elle offerte, elle est bouche ouverte,
lui hébété, devant Dieu.
Il faut qu'il se fondent
l'image se trouble elle est
offerte, il entre à l'intérieur
de sa bouche comme
qd

Photos de lui seul
lui seul devant Dieu, le vide total
de son âme
Il est complètement ivre, il aurait
voulu être infâme puis il se trouve
devant Dieu, le vide total le vient
Il devient le vient

Lui devant les guenilles, lui devant Dieu
hébété, devant l'abandon.
Il s'agrippe à sa peau. Il ne peut
plus bouger, il voudrait tout casser
mais c'est à son corps à qu'il s'appuie
le tout le reste n'est plus.
Il regarde les guenilles de
mme Edwarde.
puis Elle ordonne, il subit
→ Embrasse.
Il pose ses lèvres sur la plaie vive.

C'est comme s'il embrassait
son sexe, elle lui ordonne,
arrogante -

Photos de couple Pierre + Drugs

"Nos 2 bouches se mêlerent en un baiser malade.

→ les 2 visages qui se confondent comme s'ils étaient cousus.

→ les 2 baises des vieillards, bouche à bouche monstrueux comme s'ils voulaient se dévorer

"ses yeux + grands, renversés, terreur.

Il assiste impuissant à ce chavirage puis il le subit, l'éternité du gouffre.

Il n'a plus ni corps, ni tête, il n'est plus que son visage à elle. un telle ardence de vide, abandonné, il n'est plus qu'un voyeur, Il est en présence de DIEU.

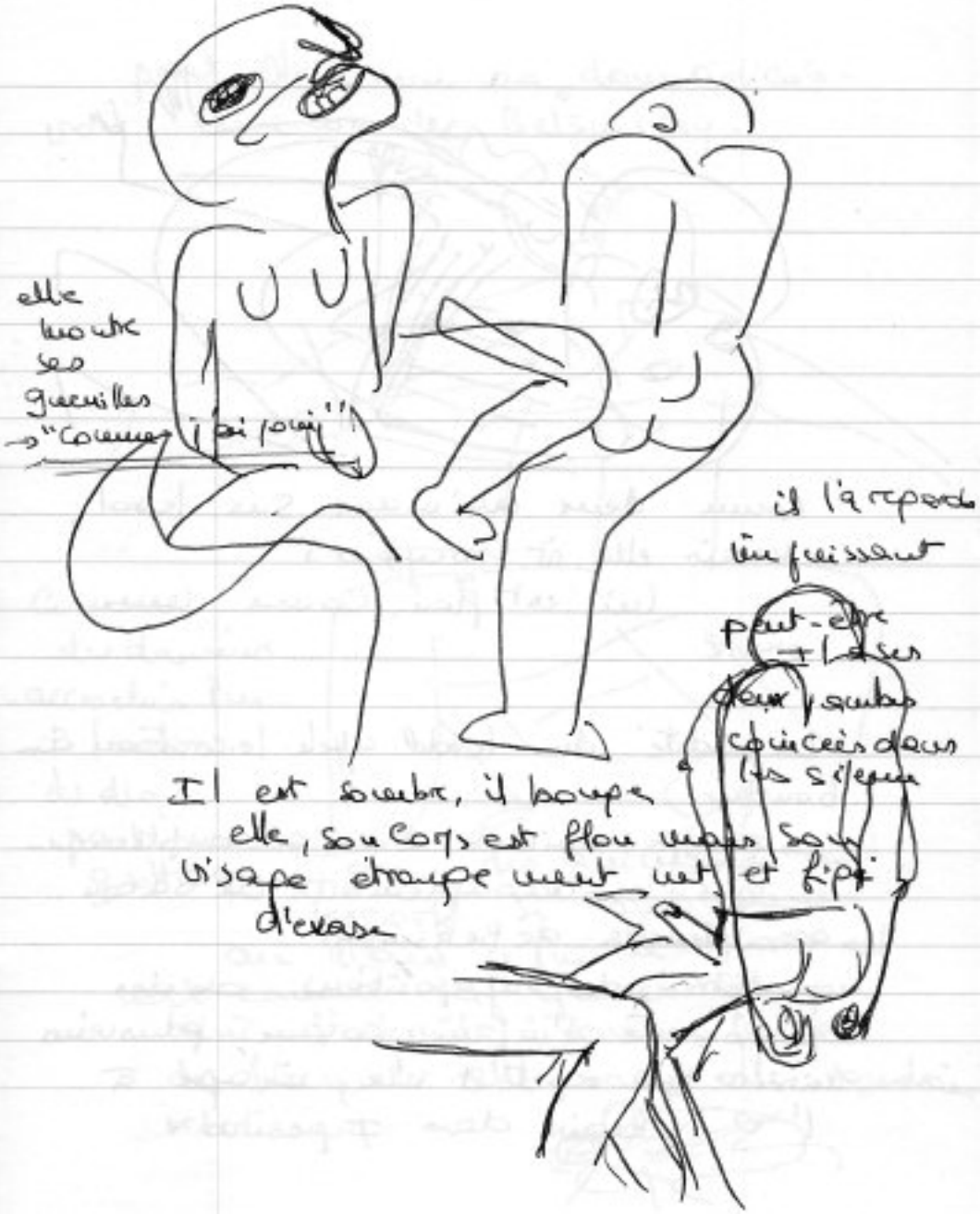
Pire et + fou que l'ivresse.

~~Ses plaisirs~~ Tu n'existes rien.

elle devient comme le saint dans son extase de Dieu, de l'absent, du rien

Tu es ce rien, cette absence

→ vide total de ton visage

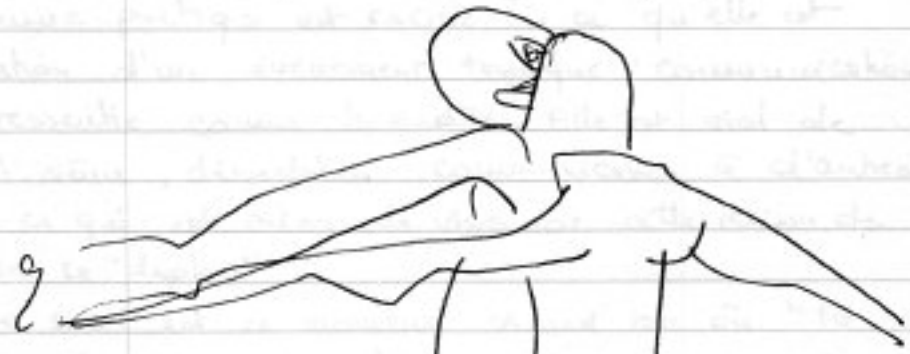


Il est sombre, il bouge elle, son corps est flou mais son visage étrange mort et fixe d'extase

comme deux animaux sur le sol,
mais elle est toujours
lui est flou, comme une
ombre

La rudité du bordel appele le couteau du boucher.
→ Image animale d'un accouplement
voir les accouplements de Bacon,
les accouplements de Beksinski:
peut-être des superpositions, ou des répétitions à l'infini comme plusieurs miroirs qui répètent une image à l'∞ mais dans ≠ positions

peut être comme une danse ridicule.
voir les 2 corps de Belsinsky.



Comme
des danseurs
accrochés l'un
à l'autre.
ds des
positions
grotesques ou des animaux où
les corps se confondent
au moins celui de l'homme
est comme la garde de son
désir d'éternité, comme la terre
de laquelle elle sort, elle voudrait
retourner

Mercredi 6 Juillet 94

le "Sacré" Chez Laure.

"L'œuvre poétique est sacrée en ce qu'elle est création d'un événement topique "communication" ressentie comme la audité. Elle est viol de soi-même, dénudation, communication à d'autres de ce qui est raison de vivre, or cette raison de vivre se "déplace"."

"Le sacré est ce moment où "la part éternelle" que chaque être porte en soi entre dans la vie, se trouve emportée dans le mouvement universel, intégrée dans ce mouvement, réalisée".

La spirale du sacré

l'aspiration, tournoiement du sacré.

"je me suis retrouvée
Toute enfermée
Comme en un cercle.
auquel j'échappe.
par cet autre.
qui m'y ramène"

Superposition d'images? Images dédoublées à l'∞ jusqu'à l'anéantissement vers le noir et vers la lumière ?! — —

le sacré de madame Edwarda.

→ Gestes hiératiques, grimaces ignobles qui se mêlent, se confondent, s'excluent pour s'anéantir

travailler sur l'ignoblement beau

l'obscène

le vice mort

l'impression de se vider comme dans un siphon d'eau qd le lavabo se vide si fort avec autant de violence qu'un typhon

un étourdissement de la vie trop violente

de la mort déliquescente

le moment où tout s'échappe

où tout est si violemment ressenti

les moments les plus violents de chaque contradiction tout ce qu'on porte en soi jusqu'au bout. Tout ce pourquoi on a peur de soi, de l'autre, de l'autre soi inconnu, violent, éternel. le moment où le moi disparaît, où je tombe.

"je rampe le long de mes "contours"

aller au-delà de la mort par le mouvement

enlever le côté mort de la photographie par cette volonté infinie du mort. la

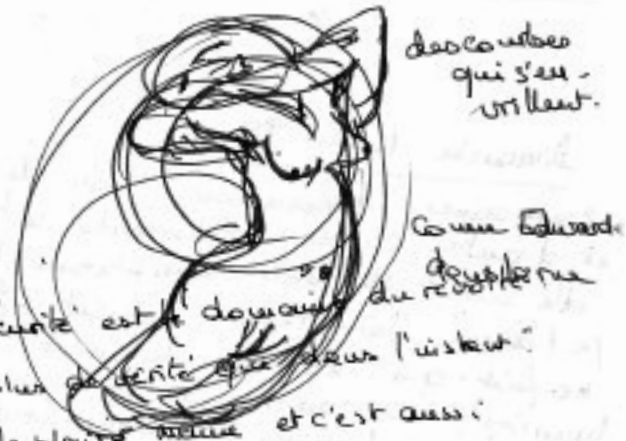
Me c'est le mot
mot de l'âme.
Faire des portraits avec le mouvement
extrême du rien, du tout, de la vie
de la mort, de l'absence extrême, de la
présence extrême.
idée du tourbillon. Tourbillon du rêve,
du lé, après l'alcool
Deux êtres peuvent peut-être se rapprocher
dans un tourbillon ? Transformation subite
de l'apparence.
Et nous, ouvrir "Comme si de rien n'était"
c'est impossible
mettre sa vie à nu.

Faire une photo de feuille avec moinsin de deux
une photo de Dauze proche de moi avec une
partie de moi brouillard qui interpose une
présence entre Dieu et ma présence, mon
regard.

Ce qui peut me rassurer, c'est d'être vrai.
Mais là quand je la rencontre
par spectateur

les photos de couple quand ils se
saisissent quand le bras, le corps est
saisit par un bras, un corps. → ballet
puissance.
violence des rapports, du déchirement,
du désir d'exister si loin, si près
désir mystique et sacrilège
Coude à coude et fossé
béance entre les corps qui se rapprochent
trop, qui creuse le gouffre.
organisation des excès.
le radeau de la méduse au fond d'un
gouffre.
vivre seulement l'instant, l'instinct
dans la nuit voir l'autre, au moins de dos.
Mme Edwarda
et Bataille de dos.

elle se roule entre ses jambes écartées, son
sexe brille voir l'autre plus



Pour GB, l'obscurité est le domaine du réel
"nous n'avons plus de vérité que dans l'instant"
"La révolte est le plaisir même et c'est aussi
ce qui se joue de toute pensée.

chez GB il y a cet évanouissement de la réalité
du monde
La Souveraineté qui est l'absence de péché
et la notion de <u>nudité</u> qui donne à chaque fois
un nouveau départ –
nouveau départ à partir du "non-savoir",
et cette possibilité d'entrer dans l'impénétrable.
"j'étais cette vie à la dérive qui ne mordait sur
rien, mais sur laquelle rien ne mordait plus"
GB cherche l'au-delà du "corps vécu"

Rien ne se révèle, sinon l'inconnu
panicou pour l'extrême de st Angèle
de Foligno
l'expérience n'apporte jamais rien d'apaisant
elle même en en lieu d'éparpillement, de
non sens

$\boxed{\text{"Me, vertige, nausée, perte de soi plus-qu'à la mort.}}$

trouver la nudité.
"Je refuse d'être "heureux" (sauvé.)
"Nous ne sommes totalement mis à nu
qu'en allant sans tricherie à l'inconnu
qui exige à la fin, l'empire sans partage".
"l'expérience intérieure" est le récit
d'un désespoir. mais tout est réversible
Bataille cherche la déchirure, dévoile
la densité de la déchirure.
"Pourtant... Fiasco, défaillance, déses-
poir à mes yeux sont lumière, liesse
à nu, gloire".

La pensée procède par continuités et par oppositions.
Mise en continuité de l'informe et du monstrueux
La forme nous garde de l'informe et la normalité nous garantit du monstre.
Par contre rien ne semble nous préserver si nous glissons du monstrueux dans l'informe ou inversement. C'est comme si le pire ne nous garantissait + contre souccès.
ou la forme s'excorbite, s'hyperbolise vers la combinatoire monstrueuse, ou bien elle se dissout, ~~par~~ s'altère se défait pour atteindre à l'informe.
Toute l'oeuvre de Bataille semble informée par cette structure d'inversion
mme Edwarda → aller jusqu'au vide, même le néant, une voix sourde, les yeux vapeurs, perdus dans des chps d'Etoiles
puis, elle se tord convulsivement une vent de sauvagerie comme un troncon de ver de terre.
„ rage déchirée
⟷ monstrueux et informe"

"Elle était noire, extrêmement, simple au poisson-te comme un trou : je comprens qu'elle ne riait pas et, même exactement que, sous le vêtement qui la voilait, elle était maintenant absente. Je sus alors, toute ivresse en moi dissipée, qu'Elle n'avait pas menti quand Elle était DIEU"

$\boxed{\text{l'irréalité de la mort est de la nature que l'irréalité de Dieu}}$

Il n'y a pas d'issue au trou.

Les Guenilles de madame Edwarda –

Limites du corps
Infinité : pour Bataille, le corps ne commence nulle part, c'est l'espace du n'importe où.
l'informe est chez Bataille, non pas une absence, ou une perte de forme, mais la mise en mouvement effectuée par le langage de ce qui se donne d'abord comme une forme

Edwarda 1995-2015

parution du livre *Edwarda*, édition Jean-Pierre Faur, octobre 1995

15 octobre 1995, émission *Viva* pour la télévision suisse romane, film réalisé par Simon Edelstein, interview de Danaé, la modèle de *Edwarda*

novembre-décembre 1995, exposition à la galerie Baudoin Lebon, Paris, à l'occasion de la sortie du livre *Edwarda*

décembre 1995, exposition collective à l'Enseigne des Oudin, Paris, carte blanche confiée à Pierre Bourgeade

présence d'*Edwarda* dans le livre collectif *Objet perdu (Idées – Fictions – Images)*, dirigé par John Gelder, éditions Parc, décembre 1995

Leïla Mehallel, « Variations sur la passion d'Edwarda » et poème « Le cri d'Edwarda », *Supérieur inconnu*, n°3, avril 1996

septembre 1997, pour le centenaire de la naissance de Georges Bataille, participation à « la nuit de l'incertitude » par l'association Brut de Béton, exposition dans un lieu noir, à Billom dans le Puy-de-Dôme

1997, exposition collective « Thanatofoto », au Pezner, espace des Arts confondus, Villeurbanne

novembre 1998, exposition *Edwarda*, à la galerie Mantoux-Gignac, Paris

Martine Arnault-Tran, « Edwarda, border line », *Cimaise*, n°257, en compagnie de Mark Rothko, de Stani Nitkowski, ..., janvier-février 1999

photos d'*Edwarda* et texte de Alexandre Yterce, « La vie des vides hantés », dans la revue-disque semestrielle *Licences*, n° 0, 1999

apparition de Edwarda dans le livre publié par Stéphanie Heuze, *Changer le corps ?*, La Musardine, 2000

« Danaé des vallées », article dans la revue *Vera Iconica*, en compagnie de Jan Saudek, Pierre et Gilles, Joël-Peter Witkin, ..., 2000

photographies dans *Singe. Revue contaminée à l'attention des générations futures*, n°4, édition de la Maison close, octobre 2004

Edwarda ressort en superbe livre d'artiste sous le titre *L'autre Edwarda*, avec un poème de Claude Louis-Combet, éditions La Sétérée/Jacques Clerc, 2012

« Photographier l'indicible », entretien avec Olivier Meunier, *Cahiers Bataille*, n° 2, Meurcourt, éditions les Cahiers, 2014

« Au-delà du visible », entretien avec Gaëlle Reynaud, revue *LM*, n° 55, automne 2014

quelques autres expositions et publications

1999, *Déliquescence*, galerie Mantoux-Gignac, Paris

Le Destin d'Abel, biographie d'Abel Ferrara par Élizabeth Herrgott, photographies d'Élizabeth Prouvost, édition K-Films, 1999

numéro spécial de *Regard*, la revue éditée par Marie Morel, n° 78, janvier 2002

2003, *Transes-Parence*, Le Lieu, Saint-Jean-Cap-Ferrat

Cent portraits imaginaires, textes de Françoise Prouvost, créations visuelles d'Élizabeth Prouvost, préface de Philippe Sollers, Alternatives, 2004

Magdeleine, à corps et à Christ, texte de Claude Louis-Combet inspiré par huit photographies d'Élizabeth Prouvost, Fata Morgana, 2009

Ô dieu, entaure-moi ! Claude Alexandre l'expérience d'une métamorphose, texte de Claude Louis-Combet, photographies de Claude Alexandre par Élizabeth Prouvost, édition Édite, 2010

2011, *Véronique*, espace Epson/Prophot, Paris

2011, *Les Radeaux*, galerie Agathe Gaillard, Paris

Les Milésiennes, texte de Claude Louis-Combet, photographies d'Élizabeth Prouvost, CD du texte lu par Pierre Clémenti, la Diseuse, 2011

2013, *Figures d'effroi* (une rencontre avec Catherine de Clippel), La Maison des arts, Vaison-la-Romaine

La Proie des yeux, texte de Joël-Claude Meffre avec douze photographies d'Élizabeth Prouvost, Bernard Dumerchez, 2013

Dames de nuit, poèmes de Claude Louis-Combet et Alain Freixe avec six photographies d'Élizabeth Prouvost, livre d'artiste, éditions L'Amourier, 2013

Dérives, cinq textes de Claude Louis-Combet inspirés par cinq photographies d'Élizabeth Prouvost, Fata Morgana, 2013

2014, *L'Enfer*, inspiré par l'œuvre de Dante, galerie Agathe Gaillard, Paris

L'Enfer, éditions La Sétérée/Jacques Clerc, 2014

quelques photographies des *Chants de Maldoror* dans *quoique*, n° 3, 2015

images et informations sur <www.elizabethprouvost.fr>

éditions crbl – isbn 978-2-914791-09-0
<http://quoique.net/edwarda/>
achevé d'imprimer en novembre 2015 par pulsio
cd pressé par loading zone